

Michèle Lamont

**La dignité
des travailleurs**

PRESSES DE SCIENCES PO

Michèle Lamont

La dignité des travailleurs

**Exclusion, race, classe et immigration en
France et aux États-Unis**

2002



SciencesPo.
Les Presses

Présentation

La classe ouvrière n'existe plus... Michèle Lamont l'a cependant rencontrée, en allant interviewer des travailleurs américains, blancs et noirs, et français. Des auto-portraits qu'elle a recueillis, il se dégage une constatation : la morale est au centre de l'univers de ces travailleurs américains, qui trouvent leur identité dans l'auto-discipline et la responsabilité. Ces exigences morales sont une alternative à la réussite économique, en leur permettant de maintenir leur dignité. Ces principes les aident aussi à se distinguer des pauvres et à dresser des barrières raciales rigides. Pour les Blancs, les Noirs sont moralement inférieurs, parce que paresseux, tandis que pour les Noirs, les Blancs sont excessivement dominants et disciplinés. La comparaison avec la France est instructive : les travailleurs acceptent plus volontiers les plus pauvres comme « une partie d'eux-mêmes » et critiquent d'autant moins les Noirs qu'ils sont considérés comme des immigrés. Cette sociologie « compréhensive » fait faire un bond décisif aux études sur les races et les classes.

Copyright

© Presses de Sciences Po, Paris, 2012.

ISBN numérique : 9782724688108

ISBN papier : 9782724608748

Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales.

S'informer

Si vous désirez être tenu régulièrement informé de nos parutions, il vous suffit de vous abonner gratuitement à notre lettre d'information bimensuelle par courriel, à partir de notre site Presses de Sciences Po, où vous retrouverez l'ensemble de notre catalogue.

Avec le soutien du



www.centre nationaldulivre.fr



SciencesPo.
Les Presses

Table

Remerciements

Introduction. Comprendre leurs mondes

Les questions

Les individus

La recherche

PREMIÈRE PARTIE. LES TRAVAILLEURS AMÉRICAINS

Chapitre 1. Préserver l'ordre du monde

La devise du « soi discipliné » : survivre, travailler et être responsable

Protection et entretien de la famille

Droiture et intégrité pour créer un monde prévisible et préserver la dignité

Combattre la pollution : religion et moralité traditionnelle

Le « soi généreux » : conceptions de solidarité et d'altruisme chez les Noirs

Le patrouillage des frontières morales

Chapitre 2. Le racisme euphémique ; Frontières morales comme frontières raciales

Comment la moralité définit-elle le racisme ?

Comment les Blancs perçoivent-ils les Noirs ?

Comment les Noirs perçoivent-ils les Blancs ?

L'immigration

Le patrouillage des frontières raciales

Chapitre 3. Les frontières de classe : « ceux au-dessus » et « ceux en dessous »

Moralité et rapports de classe

« Ceux au-dessus »

« Ceux en dessous »

Le patrouillage des frontières de classe

DEUXIÈME PARTIE. LES ÉTATS-UNIS COMPARÉS À LA FRANCE

Présentation

Chapitre 4. Les travailleurs français dans une perspective comparée

Profil des travailleurs français

Profil des immigrés nord-africains

Moralité de la classe ouvrière

Le patrouillage des frontières de race vu dans une perspective comparée

Chapitre 5. Comparaison du racisme aux États-Unis et en France

L'opinion des ouvriers français sur les musulmans

L'antiracisme des travailleurs français : égalitarisme et solidarité

Réactions nord-africaines

Le patrouillage des frontières raciales vu dans une perspective comparée

Chapitre 6. Comparaison des frontières relatives à la classe

Les frontières de classe dans une lutte de classes en déclin

Comment les travailleurs français évaluent « ceux au-dessus »

Solidarité à la française : contre l'« exclusion »

Le patrouillage des frontières de classe vu dans une perspective comparée

Conclusion. Vers un nouvel agenda

Annexe I. Méthodes et analyses

Procédures de recherche

Les caractéristiques des interviewés

L'interview

La nature des données

Analyse des données

Annexe II. Le contexte de l'interview : L'insécurité économique, la mondialisation, et les lieux

La mondialisation et la transformation économique

Les régions urbaines de New Jersey, New York et Paris

Les lieux

Annexe III. Les interviewés

Bibliographie

Remerciements

J'aimerais remercier les diverses institutions qui ont contribué financièrement à la réalisation de ce projet. La recherche a été conduite grâce au soutien de la National Science Foundation et, à Princeton University, du Center for Excellence in French Studies et du Center for International Studies, Woodrow Wilson School for Public and International Affairs. J'ai aussi bénéficié de bourses de recherche provenant des organismes suivants : German Marshall Funds of the United States, John Simon Guggenheim Foundation, et Russell Sage Foundation. Dans la phase de recherche ou de rédaction, j'ai bénéficié de l'hospitalité de l'Institute for Advanced Studies, Princeton, du Shomburg Center for the Study of Black Culture at the New York Public Library, de l'Institute for French Studies de New York University, et du Centre de sociologie politique et morale à l'École des hautes études en sciences sociales.

De très nombreux collègues ont contribué directement ou indirectement à m'aider à mener ce projet à bonne fin, des deux côtés de l'Atlantique : Jeffrey Alexander, Sophie Body-Gendrot, Luc Boltanski, Diana Crane, Alain Desrosières, Herrick Chapman, Randy Collins, Paul DiMaggio, Frank Dobbin, Adrian Favell, Frank Furstenberg, Daniel Gaxie, Clifford Geertz, Claude Grignon, Wendy Griswold, Virginie Guiraudon, Abdellah Hamoudi, Sarah et Albert Hirschman, Eva Illouz, Riva Kastoryano, Ira Katznelson, Howard Kimeldorf, Karin Knorr-Cetina, Annette Lareau, Cyril Lemieux, Hans-Peter Mueller, Kathy Newman, Gerard Noiriel, Emmanuelle Saada, Magali Sarfati-Larson, Marty Schain, Carl Schorske, Richard Sennett, Hilary Silver, Yasemin Soysal, Ann Swidler, Laurent Thévenot, Michael Walzer, Mary Waters, et Robert Wuthnow.

Je remercie enfin Marie-Paule Mitra pour tout le soin qu'elle a porté à la traduction, ainsi que Subatra Mitra, pour avoir servi si excellemment de messenger !

Introduction. Comprendre leurs mondes

« Je n'aime pas les gens qui vivent dans le présent. Faire des économies, c'est pas vraiment mon fort, mais j'suis quand même prévoyant. Quand j'ai des décisions à prendre, j'pense toujours aux conséquences qu'elles pourront avoir plus tard, pas juste maintenant. Si j'veux, j'peux sortir ce soir me saouler la gueule ; mais j'vais m'dire qu'il faut qu'j'aille bosser demain... J'aimerais bien quelquefois laisser couler un peu. Et après j'me dis non, j'm'aime bien comme je suis... J'aime bien les gens qui ont l'sens des responsabilités. Y a tellement d'gens qu'vous rencontrez qui se foutent de tout ! Moi, j'aime les gens qui sont proches de leurs familles, proches de leurs amis. J'pense que quand on s'regarde, on s'dit qu'on aimerait bien qu'les aut' soient comme nous, qu'ils partagent nos valeurs. »

(Propos d'un imprimeur blanc de Rahway dans le New Jersey.)

« Qu'importe qui vous êtes à Exxon, vous gagnez bien vot'croûte ; personne n'est désavantagé. Les gosses fréquentent de bonnes écoles. Ils ont c'qu'il faut à manger, des vacances, tout ça grâce à Exxon. On voit pas vraiment d'différence parc'qu'Exxon a éliminé ça par son système de salaires... Avec les Noirs, vous parlez d'sport ou d'école ; on est tous sur l'même bateau. C'est pas là à demander : "Ça fait quoi d'avoir une nouvelle bagnole ?" Vous parlez simplement au gars d'vos dernières vacances, et lui des siennes. »

(Propos d'un contremaître blanc de Rahway dans le New Jersey.)

« Y a une différence entre les hommes d'affaires et la classe ouvrière. Les hommes d'affaires n'pensent qu'au dollar. Les travailleurs, eux, s'préoccupent d'bien faire leur boulot. C'est la satisfaction qu'j'en retire. »

(Propos d'un conducteur de train d'Elizabeth dans le New Jersey.)

« J'ai la mentalité d'un pauvre. Si un jour j'suis riche, j'garderais toujours cette mentalité-là. J'continuerais à m'occuper des aut'... Et j'tourn'rais jamais l'dos

à ceux qui sont pauvres, jamais d'la vie...Avoir du cœur, ça passe avant tout. L'argent, ça vient après, et faut surtout pas exploiter les aut' pour s'faire du fric. »

(Propos d'un travailleur noir, employé dans une usine de recyclage à Hillside dans le New Jersey.)

Les questions

Ce livre concerne l'univers habité par des gens de la classe ouvrière, le monde tel qu'eux le comprennent. J'ai interviewé bon nombre d'ouvriers (*blue-collar*) et de petits employés de bureau (*white-collar*) qui ont des emplois stables et qui ont complété leurs études secondaires, mais n'ont pas poursuivi d'études supérieures, ce qui explique leurs difficultés d'accès à l'emploi et autres avantages sociaux. Beaucoup considèrent que ce groupe, qui représente environ 40 % de la population des États-Unis^[1], constitue l'épine dorsale de la société américaine. Ses représentants exercent une forte influence tout particulièrement sur les changements politiques et sociaux, car le groupe comprend l'essentiel des électeurs instables (*swing voters*) (Teixeira et Rogers, 1996, p. 1). Il est donc capital d'entendre leurs voix surtout à une période où la classe moyenne supérieure américaine se voit plus isolée socialement et géographiquement des autres groupes^[2]. Cet isolement peut engendrer une myopie sociale qui accentue de plus en plus les difficultés qu'éprouvent les universitaires, politiciens et diplômés à réaliser à quel point leur compréhension du monde n'est pas partagée par tous. C'est en partie pour rectifier cette « myopie » et pour amplifier les voix étouffées de la classe ouvrière que j'ai écrit ce livre.

Je m'intéresse surtout aux hommes de la classe ouvrière, noirs et blancs, qui ont des emplois stables, et que j'appellerai aussi la « classe moyenne inférieure », comme ils s'identifient eux-mêmes. J'ai exploré à partir d'interviews comment ils définissent leur identité, leur valeur et leur statut. Vu le déclin constant et à long terme de leur niveau de vie^[3], malgré la prospérité économique des années 1990, la réussite sociale comme idéal de vie peut leur paraître de plus en plus difficile à atteindre. C'est dans ce contexte que j'explore leurs façons de concevoir leur valeur de soi, la valeur des autres et la hiérarchie

sociale, dans le contexte plus général de leur interprétation des similarités et des différences qui existent entre eux et les autres.

La moralité réside généralement au centre des mondes de ces travailleurs. Ils puisent le sens de leur propre valeur dans leur capacité à faire preuve de discipline et d'une conduite à la fois responsable et généreuse tout en visant à maintenir un sens d'ordre et de sécurité pour eux-mêmes et les autres. Ces standards moraux servent d'alternative aux définitions économiques de la réussite, et leur permettent de maintenir leur dignité et de donner un sens à leur vie dans un pays où l'*American dream* s'avère de plus en plus irréalisable (Hochschild, 1995a, p. 58-59). Les travailleurs utilisent ces standards pour définir qui ils sont et, tout aussi important, qui ils ne sont pas. Ils tracent ainsi la frontière qui délimite une « communauté imaginée » (Anderson, 1991, p. 6-7) de « gens comme nous » qui partagent les mêmes valeurs sacrées et avec lesquels ils sont prêts à partager leurs ressources. Ces communautés peuvent correspondre aux différences de classe et de race, ou les entrecouper.

La première partie de ce livre analyse les cartes mentales des travailleurs américains, identifie les catégories sociales qu'ils considèrent comme violant les normes morales, et en explique les raisons. De façon plus générale, j'examine comment les travailleurs établissent des similarités et des différences entre eux-mêmes et les autres groupes – comment ils pratiquent ce que j'appelle le marquage des frontières^[4].

Les travailleurs américains de race blanche appliquent aux cadres et aux membres des professions libérales les standards moraux qu'ils utilisent pour évaluer les gens en général. Ils dressent souvent des frontières à l'égard de ce groupe ; ils considèrent que les cadres et les membres des professions libérales sont dépourvus d'intégrité personnelle et de sincérité, et qu'ils n'entretiennent pas de bonnes relations interpersonnelles. Les travailleurs dissocient ainsi le statut économique de la valeur morale et, du même coup, se placent au-dessus de la classe moyenne supérieure à partir de critères auxquels ils accordent une importance capitale. Ils contredisent ainsi le point de vue traditionnel selon lequel les travailleurs américains sont dépourvus de dignité par leur incapacité à générer de gros salaires^[5]. Ces travailleurs dressent des frontières encore plus fortes à

l'encounter des Noirs et des pauvres, en se basant sur une moralité universelle organisée autour du « soi discipliné », en particulier de l'éthique du travail et du sens des responsabilités – cette fois, assimilant statut socio-économique à valeur morale. Enfin, la plupart de ces hommes se montrent aussi indifférents et, dans de nombreux cas, tolérants à l'égard des immigrés, comme si ce groupe leur importait peu dans son ensemble, ou, dans quelques cas, comme s'il était perçu comme partageant les valeurs que les travailleurs prisent le plus.

Bien qu'ils se côtoient souvent, les travailleurs blancs et noirs pratiquent différents types de marquage des frontières, et leurs mondes culturels ne se recoupent que partiellement : si les travailleurs blancs mettent surtout en avant un « soi discipliné », les travailleurs noirs, eux, prisent avant tout un « soi généreux ». Tandis que bon nombre de travailleurs blancs considèrent les Noirs comme paresseux et opposent leur propre éthique du travail à celle des travailleurs noirs, les Noirs perçoivent les Blancs comme des individus dominateurs et se comparent favorablement à eux, se jugeant plus généreux et solidaires des autres. Chaque groupe perçoit l'autre comme manquant aux règles morales universelles qu'il privilégie le plus. Ces sois « discipliné » et « généreux » capturent les fondements moraux sur lesquels les convictions racistes noires et blanches trouvent leur légitimité.

Comparés aux travailleurs blancs, les Noirs acceptent davantage les pauvres, justifiant la pauvreté par des explications d'ordre structurel plutôt que personnel. Ils se montrent plus critiques du caractère exploiteur de la classe supérieure bien qu'ils adhèrent plus pleinement à l'*American dream*. Plus précisément, ils attachent beaucoup d'importance à l'argent tout en critiquant vivement les valeurs de la classe moyenne. Ainsi, pour les travailleurs noirs et blancs, les frontières, morales d'une part, raciales et de classe d'autre part, se conjuguent pour leur fournir un espace dans lequel ils peuvent affirmer leur valeur et leur dignité, un espace où ils peuvent exprimer leur propre identité et leur compétence. Néanmoins, d'importantes divergences culturelles entre Blancs et Noirs persistent à une période où les contacts sociaux entre les deux groupes restent limités (Massey et Denton, 1993) et où leur statut socio-économique paraît s'accroître^[6].

Ce livre identifie, d'une manière inductive, les principes de classification et d'identification à l'œuvre dans les évaluations de valeur et les perceptions de hiérarchies sociales produites par des travailleurs dans le contexte d'entretiens en profondeur. Tandis que de récentes publications sur l'identité décrivent souvent la définition du soi en opposition à un « autre » abstrait, j'explore comment les travailleurs définissent concrètement « nous » et « eux », et établissent des démarcations entre les gens de valeur et les autres. Dans ces interviews, j'ai demandé aux travailleurs de décrire leurs amis et leurs ennemis, leurs modèles et leurs héros, et les genres de personnes qu'ils aiment ou n'aiment pas^[7]. Je leur ai aussi demandé à quels types de personnes ils s'identifiaient ou desquelles ils différaient le plus, ou par rapport auxquelles ils se sentaient supérieurs ou inférieurs. J'ai comparé les critères d'évaluation qui se dégagent de leurs réponses^[8] pour recréer leurs cartes mentales, ou le code d'évaluation qu'ils utilisent^[9]. J'ai pu ainsi déterminer l'ordre par lequel ils hiérarchisent les autres (ou s'en différencient) quand, par exemple, ils déclarent que l'argent n'est pas un bon indicateur de la valeur d'une personne.

La méthode inductive utilisée dans cette étude est effective parce qu'elle nous permet de comprendre les « théories ordinaires » (*folk theories*) que les gens utilisent pour donner un sens à leur vie, ainsi que les catégories qu'ils mobilisent quand ils interprètent et organisent les différences qui les entourent, et ce, sans définir au préalable des dimensions spécifiques de l'identité comme particulièrement saillantes. Elle nous permet aussi de reconstruire la cohérence interne de leurs conceptions du monde et de comprendre comment, par exemple, les travailleurs prennent des positions racistes, compte tenu des contextes culturels et matériels dans lesquels ils vivent. Cette méthode génère une sociologie comparative des frontières et des modèles ordinaires de définition de la communauté à travers les groupes ; cette sociologie traite des divers modes d'inclusion et d'exclusion basés sur la moralité, la race, la classe et la citoyenneté. L'étude systématique des frontières distingue notre approche de celle utilisée par d'autres études influentes de la culture de la classe ouvrière (Gans, 1962 ; Kornblum, 1974 ; Halle, 1984 ; Rubin, 1976). Elle complète des travaux récents sur l'identité nationale, qui se sont centrés sur l'État et les institutions, et qui se concentrent moins sur la façon par laquelle les groupes sociaux

définissent qui est *in* et qui est *out*, que sur le rôle que jouent les institutions dans la formation de ces définitions (Noiriel, 1996 ; Brubaker, 1992). Nous verrons que les définitions que donnent les travailleurs de ceux qui sont *in* recouvrent souvent peu celles de l'État. Dans la conclusion, nous verrons que cette recherche contredit de récentes publications postmodernes sur l'identité et sur l'importance en déclin de l'identité de classe, ainsi que des approches traditionnelles sur la conscience de classe. De plus, elle apporte un rectificatif nécessaire aux études sur la résistance de la classe ouvrière : elle conceptualise cette résistance comme le résultat des tentatives des ouvriers à protéger leur dignité et acquérir le respect. Enfin, elle démontre les avantages analytiques d'étudier le racisme et les frontières de classe simultanément dans le contexte de leur conception du monde plus générale au lieu de les traiter comme attitudes isolées.

*

« J'me sentirais supérieur à des gens qui n'ont aucune éducation, qui ne savent pas comment se comporter, qui ne respectent rien, des gens qui sont égoïstes. J'me sentirais supérieur à eux parce que moi j'ai été bien éduqué, je sais comment me comporter... ça signifie respecter les gens, votre voisin, les feux de signalisation... tout ce que je trouve normal. »

(Bagagiste français, Nanterre.)

« Faut être honnête. Le problème, c'est qu'les immigrés nord-africains n'ont pas la même éducation, les mêmes valeurs que nous. Nous, on a une éducation surtout chrétienne. La plupart des Français croient pas en Dieu, mais on a tous une éducation chrétienne qui règle nos rapports avec les aut'. Mais dans le monde musulman, le Coran n'a pas les mêmes valeurs du tout. Ils envoient leurs gosses se faire tuer dans des champs de mines en Irak. Tandis qu'en France, si vous tuez des gosses, ça c'est vraiment tragique. »

(Technicien français des chemins de fer, Clichy.)

« Le sens de la famille, ça vous l'avez pas. Je dis "vous" en général parce j'suis arabe et qu'vous, vous êtes catholique ou protestant. Nous, les Arabes musulmans, nous gardons nos parents avec nous, et vous, vous les envoyez dans des maisons d'retraite. Vous les envoyez dans des maisons d'retraite pour

pouvoir aller au cinéma ou ailleurs. »
(Technicien tunisien, Bobigny.)

Dans la seconde partie du livre, nous observons les travailleurs américains à travers un prisme comparatif, et nous découvrons qu'il n'y a rien d'inévitable dans la façon par laquelle ils établissent des frontières de race et de classe. Je me concentrerai sur les ouvriers français et je montrerai, à partir d'interviews, qu'ils définissent aussi leur valeur et leur dignité par le biais de la moralité, mais qu'ils lui donnent souvent des significations différentes par rapport aux travailleurs américains. Les véritables « autres », pour eux, ne sont pas les Noirs ou les pauvres, mais les immigrés nord-africains qui sont perçus comme étant culturellement incompatibles avec les valeurs françaises. En contraste avec les travailleurs américains de race blanche, les travailleurs français incorporent les pauvres – ainsi que les citoyens noirs – au nom de la solidarité. Cependant, l'importance qu'ils accordent à la solidarité ne s'inspire pas des mêmes ressources culturelles que ce n'est le cas chez les Afro-Américains – elle s'inspire, par exemple, des traditions républicaines, socialistes et catholiques, alors que les influences américaines sont plutôt les Églises noires et le Mouvement des droits civils (Civil Rights Movement). Comparés à leurs homologues américains, ces travailleurs français utilisent un langage de lutte des classes pour tracer des frontières plus fortes à l'encontre de la classe supérieure, qu'ils associent à exploitation et déshumanisation. Les deux groupes adoptent des définitions alternatives de la réussite qui leur permettent de se placer au-dessus ou à côté des « gens au-dessus », et de préserver leur valeur et leur dignité bien qu'ils ne puissent pas atteindre les normes traditionnelles de réussite. Ainsi, les modèles français et américains d'appartenance culturelle incorporent chacun des définitions d'un « nous » et d'un « eux », mais celles-ci sont structurées différemment : le même processus de marquage des frontières distingue différentes catégories d'offenseurs de la moralité d'un contexte national à l'autre^[10], suivant des standards moraux qui diffèrent à certains égards.

Tandis que les explications traditionnelles des différences culturelles nationales tendent à être de nature psychologique (voir le concept de caractère national [Inkeles, 1979]), j'explique, quant à moi, les

différences d'idéologie de frontières par les ressources culturelles auxquelles les gens ont accès et par les conditions structurelles dans lesquelles ils se trouvent (Lamont, 1992, chap. 5). Celles-ci les poussent à utiliser certaines ressources culturelles plus que d'autres. Cette explication « culturelle-matérialiste » se concentre sur le contexte structuré dans lequel les gens vivent, contexte formé par l'accès à certaines ressources culturelles (accessibles grâce aux traditions nationales historiques et religieuses et à divers secteurs de production culturelle et de diffusion – intellectuels, système éducatif, Église, médias)^[11] et par les conditions structurelles environnantes (position des travailleurs sur le marché, leurs réseaux et le niveau de criminalité dans les communautés où ils vivent). Les caractéristiques générales de la société dans laquelle ils vivent ont aussi leur influence – par exemple, l'importance relative de la mobilité sociale et géographique et de l'accès aux bénéfices sociaux. Les ressources culturelles disponibles rendent plus probable le fait que des modèles spécifiques de traçage de frontières résonnent davantage avec l'expérience individuelle dans un contexte national que dans un autre, ou dans un groupe racial ou une classe spécifique que dans d'autres^[12]. Je montre que les groupes, qui se trouvent dans des positions structurelles relativement similaires, peuvent tracer des lignes très différentes, précisément parce que leur environnement et/ou leur milieu les ont exposés à différents outils culturels.

Le but de cette étude comparative n'est pas de stigmatiser une société comme étant plus raciste ou plus intolérante qu'une autre, mais de montrer que l'exclusion prend des formes différentes^[13]. Les sociétés française et américaine représentent des cas parfaits de comparaison parce que toutes deux avancent les mêmes valeurs universalistes. Les valeurs défendues par les révolutions française et américaine – égalité, liberté, démocratie, droits de l'homme et autres –, ont été célébrées par hommes politiques, idéologues et intellectuels comme des valeurs essentielles de la modernité et l'incarnation de la raison. En fait, à différentes périodes, la France et les États-Unis ont été définis comme ayant une mission civilisatrice, ce qui octroyait à leurs citoyens un statut privilégié. Par exemple, Michelet décrivait la France comme une « patrie universelle » qui incarnait « les idéaux moraux du monde » et l'intérêt de l'humanité, dans le but d'« aider chaque nation à acquérir la liberté » (cité par Lind, 1995, p. 231). Aux États-Unis, un sondage national, réalisé en 1996, montre que

neuf participants sur dix s'accordent à ce que l'on apprenne aux enfants que l'Amérique, dès ses débuts, « a eu comme destinée de servir d'exemple aux autres nations » (Hunter et Bowman, 1996, p. 4).

Malgré ces missions qu'elles s'étaient octroyées, ces sociétés ont généré une forte violence et haine raciales. De fait, bien que protecteurs universels de la démocratie et de la liberté, les États-Unis se sont montrés particulièrement lents à accorder aux Noirs, leur principal groupe minoritaire, les pleins privilèges de citoyenneté sociale, surtout en comparaison avec d'autres sociétés industrielles modernes (Smith, 1997, p. 14). En France, la situation n'est guère plus éloquente : dans ce pays éprouvé par un passé colonial long, difficile et en partie refoulé, 28 % des électeurs ont voté au moins une fois, depuis 1983, pour le Front national, parti ouvertement raciste et antisémite^[14]. Cette combinaison paradoxale qui existe en France et aux États-Unis, de revendications universalistes et de modèles d'exclusion bien établis, rend l'étude comparative des types de frontières spécifiques à ces sociétés particulièrement urgente. De plus, en France, depuis quelques années, les hommes politiques et les intellectuels républicains réaffirment inlassablement que la société est dépourvue de racisme, particulièrement en comparaison avec les États-Unis. Ils donnent comme preuves les taux élevés de mariages mixtes de races différentes, la « réussite » des immigrés asiatiques et l'incorporation initiale des Noirs en politique. Face à la popularité croissante du Front national, il est urgent de déterminer la validité de ces propos, particulièrement parce que l'identité nationale est arrivée au premier plan dans l'agenda social de la France, vu l'influence de plus en plus prépondérante de la culture américaine, les problèmes associés au nombre accru d'immigrés musulmans et la menace que la globalisation et l'Union économique européenne posent à la souveraineté économique de la France (Kuisel, 1993 ; Cohen, 1996 ; Birnbaum, 1998 ; Williams, 1995).

La comparaison entre travailleurs américains et français est aussi attrayante parce que les deux groupes ont réagi très différemment aux difficultés économiques qu'ils ont connues au cours des dernières décennies. Pendant la crise économique des années 1930, les réactions américaines face à l'aggravation de la situation étaient le plus souvent collectives. Pendant les années Reagan et l'époque

centriste sous Clinton, la solidarité occupe une place relativement marginale dans la conception du monde des travailleurs américains. En comparaison, les travailleurs français continuent à s'appuyer sur un langage de solidarité de classe pour justifier leur soutien à l'égard des pauvres, et leurs réactions aux récentes attaques à l'égard des acquis sociaux ont été essentiellement collectives. Par exemple, dans les années 1990, ils ont entrepris des grèves de masse, tandis que les travailleurs américains réagissaient à peine à la diminution des allocations de l'État. C'est une différence significative et intrigante, vu le faible taux d'adhésion que connaissent les syndicats dans les deux pays^[15]. En analysant comment les travailleurs définissent l'appartenance culturelle et dressent les frontières de leur communauté, nous comprendrons plus facilement ces différences de réactions.

Il est primordial aujourd'hui, à notre époque de néolibéralisme, de comprendre comment les travailleurs définissent l'appartenance culturelle et établissent la valeur des gens. Nous savons que les systèmes d'allocations de l'État sous-tendent des règles implicites concernant les critères de mérite et d'appartenance sociale qui varient d'une société à l'autre (Skocpol, 1995 ; Quadagno, 1994). Cependant, les concepts de communauté morale et d'appartenance culturelle, qui sous-tendent souvent le choix des lois, n'ont pas été vraiment explorés à ce jour. En utilisant les outils de la sociologie culturelle, j'essaie de reconstruire les communautés morales des travailleurs en me concentrant sur les modèles d'évaluation utilisés par ces citoyens ordinaires. Des mesures sociales risquent davantage d'être adoptées si elles se font l'écho des conceptions de frontières de la communauté que les citoyens partagent (Ellwood, 1988). De plus, les idéologies de frontières ont une grande influence sur les agendas des partis politiques et les stratégies électorales qu'ils utilisent. Nous devons donc analyser ces conceptions afin de mieux comprendre certains des changements sociaux et politiques les plus importants auxquels nous sommes aujourd'hui confrontés, à une période où les frontières de communauté semblent se rétrécir et les principes de solidarité s'appliquer à un nombre de plus en plus restreint de « gens comme nous » (Offe, 1987, p. 528).

L'argument principal de ce livre est que les travailleurs évaluent les autres en termes de moralité, ce qui engendre différents modèles de

frontières sociales en France et aux États-Unis. Mais le livre élabore aussi deux arguments secondaires. Le premier concerne les différences culturelles entre ces travailleurs américains et français, et leurs homologues de la classe moyenne supérieure qui font l'objet d'un autre livre publié en 1992 (Lamont, 1992)^[16]. Ici, je détermine si les travailleurs partagent la culture de la classe moyenne supérieure ou non, en comparant les critères d'évaluation utilisés par les membres des deux groupes concernés. Tandis que les conceptions du monde de ces deux classes se recoupent essentiellement, les travailleurs ont aussi un code moral distinctif, basé sur l'intégrité personnelle et la qualité des relations interpersonnelles. Cette comparaison est importante car ces groupes vivent une division de plus en plus cruciale entre les diplômés universitaires et ceux qui ne le sont pas.

Le deuxième argument secondaire concerne comment les travailleurs déterminent la valeur relative des groupes raciaux dans le contexte plus général de leur évaluation des autres. Je compare l'antiracisme des groupes de la majorité et de la minorité (les Noirs aux États-Unis et les Nord-Africains en France), et je montre que les minorités développent des rhétoriques antiracistes bien plus complexes que celles de leurs homologues blancs. Ce sous-thème dévoile comment les travailleurs conçoivent l'universalisme (la destruction des frontières – *bridging boundaries*) alors même qu'ils construisent des différences entre les groupes, différences qui sont centrales à leur identité. Ce sous-thème donne aussi une dimension nouvelle à notre compréhension du racisme, en considérant comment les deux groupes se perçoivent l'un l'autre et établissent la notion d'égalité et d'inégalité raciales.

Les individus

Les hommes américains que j'ai interviewés sont plombiers, électriciens, chauffeurs de camion, postiers, ouvriers d'usine, peintres, employés de banque et autres ouvriers (*blue-collar*) et employés de bureau (*white-collar*) – les travailleurs français feront l'objet du chapitre 4. Qu'ont-ils tous en commun ? Certainement pas leurs niveaux de vie. Les revenus moyens d'une famille de